

# «La transparence est impossible à implémenter dans le monde réel»

L'envie de voir à travers les cœurs et les esprits préoccupe les philosophes depuis longtemps. Tant pour mieux comprendre le monde que pour le contrôler. Revue en détail avec Manfred Schneider, auteur d'un récent essai sur le sujet.

TEXTE | Erik Freudenreich

Des dieux grecs aux dystopies cauchemardesques imaginées par George Orwell ou Aldous Huxley, la transparence traverse l'histoire de la philosophie. Une question qui réclame mille et une explications, pour distinguer plus nettement ce qui se cache derrière rideaux, vitres et fenêtres. Manfred Schneider, professeur de germanistique à l'Université de Bochum et auteur de «Transparenztraum» (Matthes & Seitz, Berlin, 2013), nous a donné des éléments de réponse lors d'une longue interview.

**Pourquoi avez-vous choisi le terme de rêve, plutôt que de cauchemar, pour le titre de votre ouvrage?**

Fondamentalement, on remarque que la transparence est souvent exigée ou promise, mais rarement réalisée. Ainsi, la Commission européenne, les gouvernements ou les multinationales nous promettent sans cesse plus de transparence, mais la phrase «telle chose est devenue transparente» n'apparaît pour ainsi dire jamais. Ce paradoxe intéressant a été le point de départ de mon travail. Mon livre décrit l'évolution du rêve philosophique de transparence, en soi plutôt respectable. Mais il est vrai que les expériences qu'on a pu faire au

XVIII<sup>e</sup> siècle et à l'époque contemporaine, font qu'on peut parler de cauchemar à chaque fois que ce rêve a été mis en œuvre par des moyens politiques ou techniques.

**Vous postulez donc que la transparence est une utopie. Pourquoi?**

Ce que je dis, c'est que la transparence est impossible à implémenter dans le monde réel. Pour prendre un exemple, au fur et à mesure que nous étudions notre environnement, la matière, l'espace, les choses ne deviennent pas plus simples, au contraire elles se complexifient. Les différents éléments qui composent la matière sont invisibles à l'œil nu, nous pouvons uniquement constater leurs effets à travers diverses expériences scientifiques. La réalité du monde et de la vie nous reste à jamais inaccessible. Nous sommes obligés d'utiliser des outils complexes comme des télescopes, des scanners ou des accélérateurs de particules, qui nous donnent l'illusion de voir à l'intérieur des choses. Alors qu'au contraire, la substance du monde nous est uniquement visible par ces médias, il nous faut sans cesse plus de chiffres et de statistiques pour expliquer la complexité du monde. C'est un processus qui n'arrive jamais à son terme.

Pour l'auteur Manfred Schneider, la transparence restera un sujet politique de premier plan ces prochaines années. Illustration réalisée par Pierre Dubois pour Hémisphères.



La version complète  
de la revue est en vente  
sur le site  
[www.revuehemispheres.com](http://www.revuehemispheres.com)

Votre livre commence avec une fable grecque rédigée en 700 av. J.-C

Pouvez-vous nous en préciser l'origine?

Il s'agit d'une fable écrite par Esope, qui nous a été transmise par le poète romain Babrius. Il en existe différentes variantes, mais l'histoire originelle raconte une compétition scientifique entre Zeus, Poséidon et Athéna, arbitrée par la divinité mineure Momos. Zeus présente comme invention un homme, Poséidon un taureau et Athéna une maison. Momos s'intéresse tout particulièrement à la création de Zeus, mais se plaint de l'absence d'une fenêtre dans la poitrine humaine, qui permettrait d'observer son cœur et ses sentiments. Il souligne que cela permet à l'homme de mentir, et rend impossible tout contrôle de sa parole. On a peine à le croire, mais le sujet qui nous intéresse aujourd'hui représente une affaire très ancienne...

Et qui va encore durer quelques années...

En effet, ce concept est loin d'être épuisé dans la situation actuelle. Cela tient au fait que nous avons affaire à deux choses distinctes. D'une part, nous souhaitons plus que jamais protéger notre sphère privée. D'autre part, nous exigeons toujours plus de transparence de la part des autorités ou des grandes compagnies internationales. Celles-ci doivent dévoiler une partie de leurs secrets, de manière à ce que leurs actions deviennent plus contrôlables. Il y a donc à la fois un aspect positif et un aspect négatif dans cette idée de transparence, qui va rester un sujet politique de premier plan dans le futur.

De quand date l'apparition du mot «transparence» dans le langage humain?

C'est un terme qui nous provient du langage érudit du Moyen Âge. Il trouve son origine dans le mouvement scolastique, qui s'attachait notamment à traduire les textes des philosophes antiques tels que Aristote, Platon ou Plotin. Ce dernier, un auteur vivant à Rome au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, s'intéressait déjà au concept de transparence, en expliquant l'existence des dieux, anges et autres être spirituels comme substances intégrales de notre monde, mais paradoxalement invisibles à l'œil humain. Le mot «transparence» passe ensuite dans le langage courant. Il apparaît, par exemple, dans

## L'utopie panoptique de Jeremy Bentham

**Au XIX<sup>e</sup> siècle, le philosophe britannique a imaginé un bâtiment capable de surveiller les détenus ou les ouvriers en permanence. Il est devenu le symbole de l'espionnage total.**

«Et si quelqu'un me voyait?» Et si la conscience morale était cette petite voix intérieure capable d'empêcher le passage à un acte répréhensible? C'est inspiré par cette idée qu'en 1786 le juriste et philosophe utilitariste anglais Jeremy Bentham imagina un «truc» capable d'assurer une surveillance sans faille de certaines populations assujetties (pénitentiaire, hospitalière, scolaire, manufacturière, etc.). Ce truc se concrétisa sous la forme d'une simple idée d'architecture, fondée sur la visibilité permanente des «être-à-dresser».

De forme circulaire, cet édifice permet à une seule personne placée en son centre dans une tour opaque de surveiller l'ensemble des personnes logées dans des cellules transparentes. Les surveillés ne peuvent pas voir leur gardien et ignorent donc s'ils sont ou non observés: la surveillance n'a pas besoin d'être effective pour être efficace. Le sentiment d'omniscience du gardien suffit. Bentham décrit ainsi son utopie sécuritaire: «L'ensemble de l'édifice est comme une ruche dont chaque cellule est visible d'un point central. L'inspecteur lui-même invisible règne comme un esprit (...) Etre incessamment sous les yeux d'un inspecteur, c'est perdre en effet la puissance de faire le mal, et presque la pensée de le vouloir.

Cet édifice porte le nom de «Panoptique» (Panopticon en anglais), qui renvoie à sa faculté de voir d'un coup d'œil (optique) tout ce qui se passe alentour (pan). Avec lui, la base d'une société intégralement sécuritaire est jetée. De son vivant, Bentham n'est pas parvenu à convaincre les autorités de construire la bâtisse de ses rêves. En revanche, depuis sa mort, de nombreux bâtiments s'en sont inspirés.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Genève bâtit la première prison panoptique de

La prison cubaine de Presidio Modelo a été construite en 1926 selon le modèle panoptique. Elle a hébergé jusqu'à 2'500 détenus, dont Fidel Castro et son frère entre 1953 et 1955. Elle a été fermée par le gouvernement en 1967 et fait actuellement office de musée.

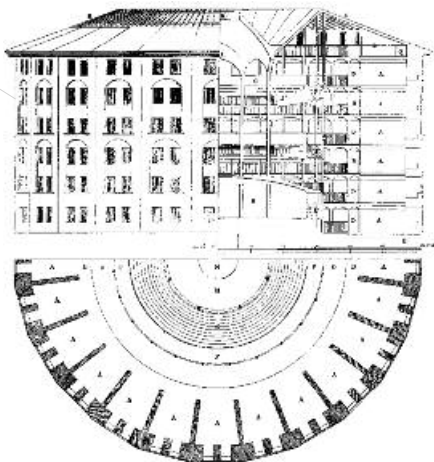
Plan de bâtiment panoptique, dessiné par le philosophe anglais Jeremy Bentham en 1791.

Suisse. Vibrant défenseur du modèle panoptique, le Docteur Herpin tenta, dans la foulée, de l'imposer lors des débats sur la forme à donner au futur asile genevois. «Si l'expérience nous a appris que le système panoptique était le meilleur pour les maisons pénitentiaires, il doit l'être pour les maisons d'aliénés (...) Tous les fléaux des hospices de fous disparaîtront si l'on se croit constamment surveillés», plaiderait-il. Sans succès, le modèle a été rejeté.

Dans «Surveiller et punir», en 1975, Michel Foucault redécouvre et commente le projet de Bentham à la figure architecturale emblématique des mécanismes de pouvoir disciplinaire. «Celui qui est soumis



La version complète  
de la revue est en vente  
sur le site  
[www.revuehemispheres.com](http://www.revuehemispheres.com)



à un champ de visibilité, et qui le sait, reprend à son compte les contraintes du pouvoir; il les fait jouer spontanément sur lui-même; il inscrit en soi le rapport de pouvoir dans lequel il joue simultanément les deux rôles; il devient le principe de son propre assujettissement.» Pour le sociologue français, le modèle panoptique et son impératif de visibilité apparaissent comme l'instrument d'un projet totalitaire de surveillance absolue, manifeste dans la société qui l'entoure.

En ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, le contrôle est devenu plus tangible encore avec l'arrivée des caméras de surveillance, des passeports biométriques, du traçage sur la Toile ou encore de la

géolocalisation. La prévention de la délinquance a fait de la visibilité un élément central. Michelle Perrot dans une postface au «Panoptique» (1977) voyait dans l'architecture panoptique «un formidable plan, aux tonalités de science-fiction, de transformation sociale par le contrôle». Science-fiction? Suite aux révélations du système de surveillance américain de la NSA en juin 2013, comment ne pas se demander si la société mondiale ne s'est pas transformée insidieusement en une cité panoptique qui se passe d'une assise architecturale. Hier, l'œil divin observait Caïn jusque dans la tombe, aujourd'hui, «Big Brother is watching you».

Par Geneviève Grimm-Gobat

le troisième livre de la «Divine Comédie» de Dante, rédigé aux environs de 1320. L'auteur italien y aborde également la question des êtres spirituels, les comparant à des images transparentes comme un reflet dans l'eau.

**Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, des philosophes comme Descartes ou Rousseau abordent la question de la transparence.**

**Quelle est leur vision?**

Descartes s'intéresse à ce concept après avoir été déçu par l'école de pensée scolastique, ayant l'impression de tourner en rond dans sa recherche philosophique. Il a l'idée de reprendre son analyse depuis le début. Pour résumer, il commence par se demander si nos facultés intellectuelles suffisent pour comprendre notre monde, si notre cerveau peut vraiment distinguer rêve et réalité. Après avoir étudié cette question, Descartes établit une différenciation entre le monde réel et le monde des idées. C'est le fond de son entreprise scientifique. Un siècle plus tard, Rousseau pose cette question de la transparence non plus sous des termes philosophiques, mais politiques. Il souhaite lui aussi un renouveau radical, mais sur le plan social, en questionnant aussi bien les habitudes linguistiques, éducatives ou politiques. A l'instar de Momos, il rêve d'un homme sans masque, prêt à révéler à tous ses désirs les plus intimes. Pour Rousseau, ce nouvel ordre des choses, sans mensonges ni préjugés, doit être réalisé grâce à l'influence des institutions politiques.

**A plusieurs reprises dans l'histoire, notamment lors des Révolutions française et russe, l'obsession de construire un «homme nouveau» a transformé le rêve de transparence en cauchemar.**

Il est vrai que ces deux grandes Révolutions historiques ont souhaité l'une et l'autre remettre en cause l'ordre établi pour réaliser une utopie sociale. L'accomplissement de ces projets de transparence absolue, le plus souvent sous forme de tribunaux inquisiteurs, a terminé à chaque fois dans la terreur et le meurtre collectif.

**Se trouve-t-on dans une situation totalitaire similaire avec les nouvelles technologies?**

Le problème au XXI<sup>e</sup> siècle est différent: la technologie, qui permet désormais de réaliser

cette utopie séculaire, ne provoque plus de douleur, contrairement à la guillotine ou aux goulags staliniens. Mais nous devons plus que jamais nous défendre contre l'utilisation sournoise de nos données privées.

**Actuellement, on observe chez beaucoup de gens une passivité vis-à-vis des traces qu'ils laissent dans l'espace digital et**

**l'utilisation qui en est faite. Est-ce inquiétant?**

Bien sûr que le citoyen lambda devrait être prudent et se protéger sur le plan privé. Mais il s'agit avant tout d'une question politique. Aujourd'hui, les Etats occidentaux pratiquent une politique cynique. D'un côté, ils légifèrent sur la protection des données et, de l'autre, ils autorisent la police ou les services secrets à violer la sphère privée de leurs citoyens. Ce jeu des responsables politiques ne doit pas être accepté. Il nous faut mettre ce sujet au premier plan de l'agenda politique.

Je lisais récemment une remarque du président américain – supposément l'homme le plus puissant du monde – qui expliquait que nous ne sommes plus maîtres de notre destin face à l'évolution des technologies de l'information. Je m'oppose résolument à cette forme de techno-fatalisme. Je plaide pour que nous pensions attentivement le pour et le contre des diverses réalisations techniques, et leur compatibilité avec la démocratie. Il faut en finir avec cette forme de fatalisme, afin que les citoyens et leurs représentants puissent à nouveau décider des orientations politiques. ☞

#### **Manfred Schneider en dates**

|      |   |
|------|---|
| 1944 | Naissance à Gleiwitz  |
| 1971 | Doctorat en philosophie à l'Université de Fribourg-en-Brigau                                      |
| 1979 | Habilitation universitaire  |
| 1981 | Professeur de littérature contemporaine allemande à l'Université de Essen                         |
| 1999 | Nomination à la chaire de «Nouvelle germanistique, esthétique et médias» à l'Université de Bochum |
| 2012 | Professeur émérite  |